

Alain DUAULT

*De la guerre*

*La poésie ne sauve pas.*

*La poésie ne sauve de rien.*

*Mais il y a la poésie.*

Sylvia Plath

La guerre c'est moi les terres brûlées les cris les bombes  
Jetées sur les enfants la nuit qui dorment ventres ouverts  
Les rats les roues le rouissage des peaux le pourrir c'est  
Un abîme entre les dents les gorges le broyage des seins  
Écoutez ce silence livide sur chaque chemin chaque toit

Chaque trou au milieu du visage Je suis assis sous le ciel  
Renversé tous les soleils crachés sous ce ciel jaune c'est  
Un opéra interminable qui bourdonne et emporte la nuit  
Après le passage des avions après l'effroyable silence et  
Le long balbutiement qui bouge dans mon ventre le tien

Et les ruses qui cousent le crime sur les bouches le froid  
Soudain des ruines à Kherson cette nuque qui se penche  
Et c'est du sang une braise de sang qui coule de l'épaule  
Les yeux crevés à force de terreur tel un vent de palmes  
Sur la peau c'est moi hurlant vers cet ukraïne de l'espoir

Cet ukraine de l'espoir et tous ces chemins de mémoire  
Sur les routes enrubannées de l'ombre rouge du napalm  
La fillette qui courait nue vers Saïgon déchirée c'est moi  
Les oiseaux violés au bord des routes sous la pluie noire  
La pluie orange toutes ces images interminables j'essaie

De ne plus revoir Kiev sa maison aux chimères ses rues  
Bleues et ces dômes verts et or de Sainte-Sophie quand  
On entend ici le sifflement glacial des missiles La guerre  
C'est moi les tempes et les cheveux salis les ombres ici  
Collées sur tous les murs au-delà du temps et de l'effroi

Ce son qui verse sa poix dans les veines mille mouettes  
Engluées c'est moi C'est moi la guerre le grand trou d'or  
Des bombes quand elles explosent dans les yeux ouverts  
Comme une bouche qui cherche ses derniers mots c'est  
Moi les épaules chargées de haine et d'ombres déchirées

Ces ombres déchirées ce bloc de haine tombé du ciel noir  
De Kharkiv où j'ai marché avec les oiseaux avec le bruit  
De quelques chevaux avec le sourire de porcelaine d'une  
Qui se hâtait mais aujourd'hui est-ce une femme encore  
Ce tas de cendres noires ce cri éperdu ce crime alors que

Je me souviens du buste de Pouchkine place de la Poésie  
Oh comment bombarder une ville qui donne une Place à  
La poésie La guerre c'est ça ce ciel soyeux de septembre  
Un matin noir quand les chaussures du soleil se défont et  
S'effondrent les sœurs dans un fracas sans nom plus rien

Qu'un silence fondu dans l'affolante houle de fer pétrifiée  
Un entonnoir vers l'enfer où le ciel explosé ronge le sang  
Devenu noir et tout repasse une main une épaule la braise  
Dans les veines les ongles arrachés par le souffle d'orage  
Dans les ruines les chiens cherchent leurs maisons en feu

Toutes leurs maisons en feu toute l'eau du Dniepr avalée  
Et la beauté de Lessia Oukraïнка son poème d'espérance :

*Je n'ai plus ni bonheur ni liberté  
Une seule espérance m'est restée,  
Revenir un jour dans ma belle Ukraine,  
Revoir une fois ma terre lointaine,  
Contempler encore le Dniepr si bleu :  
Y vivre ou mourir importe bien peu*

Je n'aurai de cesse de revenir dans ce pays où j'ai des amis  
Des frères Vladimir Horowitz ou Sergueï Prokofiev David  
Oistrakh Sergeï Paradjanov et ses *Chevaux de feu* ou Emil  
Gilels Nathan Milstein Igor Markevitch Sviatoslav Richter  
Tant d'autres qui n'ont plus de nom dans la mémoire mais  
L'ont nourrie Kasimir Malevitch en 1918 son *Carré blanc*  
*Sur fond blanc : L'abîme libre blanc, l'infini devant vous*

L'infini devant vous après les canons Caesar les cris rouges  
Des éventrés : laissez-moi seul avec ma mémoire explosée  
Laissez-moi vous ne pouvez pas comprendre l'odeur fétide  
Des corps éclatés La guerre c'est moi le raclement de gorge  
Des fusées les jupes de feu relevées cet enfant sa casquette

Lunaire dans le ghetto de Varsovie les bras comme un arbre  
Ses yeux qui me regardent encore dans cette grande tumeur  
De la mémoire A quoi rêvait-il que savait-il des chevaux qui  
Dévalent la nuit que savait-il des villages ébouillantés quelle  
Chance avait-il de caresser un sein tendre La guerre c'est moi

Cet autre enfant qui shoote dans la mine qui poudroie sa chair  
Son sang jusqu'aux oiseaux cet éboulis de visages ébouriffés  
Dans Bakhmout livré à ce serpent à mille têtes ce ciel souillé  
Cette lente et interminable déchirure qui continue de partager  
Le temps et le monde entre ceux qui tuent et ceux qui pleurent

Ceux qui pleurent couchés dans cette odeur d'acier poumons  
Asphyxiés l'étonnement d'être encore en vie après l'orage de  
Haine non vous ne pouvez pas comprendre les gestes à refaire  
La peau des mains des épaules des seins et les yeux à rouvrir  
Ce besoin d'étreindre l'envie d'un verre d'eau qui apaise le feu

Au-dedans des plaies vous ne pouvez pas comprendre l'effroi  
A jamais la solitude quand monte un vent d'essence une pluie  
De cendres ce qui revient la nuit On ne dort pas même quand  
On dort Le ciel tourne dès le matin à l'orage au bleu derrière  
Un arbre encore debout après la visite des obus qui suit celle

Des missiles leur beauté d'oies sauvages leur beauté de lames  
Qui ricochent avec le ciel On a dix ans vingt ans des larmes et  
Des mains qui se serrent des paumes douces où se cacher on a  
Le grand silence de la mort qui se pose sur la peau une plume  
Et la question qu'on voudrait tant poser quand autour tout dort

Quand autour tout dort la guerre c'est moi les tours écroulées  
Des remparts de Byzance la fente écartelée par où s'engouffre  
La mer de Marmara mourante la mer méchante et belle toutes  
Les cordes d'eau qui étranglent les noyés les ongles cassés sur  
Les parois obscures jusqu'à l'angoisse de toutes les chambres

La guerre c'est moi le criminel enté à la petite fille enchainée  
Dutroux Fourniret tous les Garavito tous les frères gourmands  
Tous les Karamazov tous ceux qui tombent et nous conduisent  
Aux jardins du chagrin Je suis celui qui voit Ouessant voit son  
Sang quand l'eau fuligineuse coule de mes veines et je chante

À tue-tête comme un crapaud aigu grimace son aveu strident  
Quand je revois mon frère cou sur la pierre l'arbre des mains  
Les yeux ouverts sur mes sœurs une à une violées une à une  
Égorgées leur statue de sang sur mes épaules quand tout dort  
Et qu'on marche tué debout si seul parmi les buissons rouges

Parmi les buissons rouges les corps hachés cassés carbonisés  
L'affreuse maison hantée taguée de sang sur les mains c'est  
Moi le matin déchiré de Madrid et les visages noirs des Goya  
Du Prado jusqu'à la femme ouverte qui crie jambes soufflées  
Qui crie comme on ne peut pas entendre avec ses rêves pâles

Son rendez-vous de huit heures où elle ne sera pas ses lèvres  
Peintes avec son dernier rouge et le souci de sa fille fiévreuse  
Qui l'attend qui ne sait pas que la guerre c'est moi l'averse de  
Sang qui emporte les ponts des rivières les abîmes les bouches  
Gorgées de terre les coups de pied au front c'est moi la guerre

Ses rythmes flamencos des corps qu'on frappe du talon voyez  
Le ciel barbare les vagues les mains fanées et tout ce qui parle  
D'amour pourtant adossé au désastre quand on sait que le tsar  
Au regard de fouine terré dans son palais rouge après le crime  
De Crimée cherche toujours à se venger mais qui sait de quoi

Se venger mais qui sait de quoi La guerre commence toujours  
Ainsi et s'invente des fables pour arriver à l'odeur effroyable  
Des ventres ébouriffés le supplice des cent morceaux à Pékin  
Les mille inventions d'âge en âge quand sur les arbres il faut  
Pendre le linge des morts comme des fleurs Écoutez ce chant

Qui monte on ne sait d'où de cet arbre déchiqueté peut-être à  
Sdérot ou du trou que font les yeux crevés un chant comme  
Un nuage comme la pluie sur les joues noires qui fait fondre  
Les peaux mais on entend déjà le tambour derrière le bleu du  
Ciel il faut crier encore soulever la terre ou oser l'espérance

Malgré la haine brûlante et les enfants décapités de Kfar Aza  
Les outrages les Gaza les pogroms malgré les loups de la nuit  
L'affreuse boucherie l'eau croupie dans les trous des bombes  
Il faut réunir les forces de la mer ou les caresses des femmes  
Et croire et crier avant le grand trou noir parce que la guerre

C'est moi c'est vous c'est l'atroce silence la guerre c'est nous